**Explication linéaire, Montaigne, « Des coches »**

Dans cet essai, Montaigne nous parle de l’arrivée des Espagnols en Amérique, que certains appelaient les Indes et d’autres la France Antarctique.

Michel de Montaigne est un auteur de la Renaissance (16e siècle) qui publie en trois étapes son ouvrage autobiographique et argumentatif les *Essais*. Le présent texte est tiré du livre III et présente une évolution par rapport à la manière dont Montaigne traitait du Nouveau Monde dans le livre I, au chapitre « Les cannibales ».

Le texte « Des coches » décrit la colonisation des Indiens d’Amérique par les Espagnols. Ceux-ci essaient d’amadouer les Indiens en se disant envoyés du Pape et du Roi. Les Espagnols demandent par ailleurs aux Indiens de changer de religion et de leur donner de l’or et des vivres ; les Indiens refusent de changer de religion mais accèdent à la demande des Espagnols pour l’or et les vivres.

Ce texte est divisé en deux parties : de la ligne 1 à la ligne 10, Montaigne nous présente le discours des Espagnols aux Indiens ; de la ligne 11 à 30, c’est la réponse des Indiens qui est présentée, avec une phrase finale où Montaigne reprend la parole en son nom.

1. Le discours des Espagnols aux Indiens

La première partie du texte laisse entendre la voix des Espagnols, soit des Conquistadores. Le passage commence par un gérondif, « en naviguant », qui est un complément circonstanciel de temps ; on aurait pu avoir « pendant qu’il naviguait ». Est également indiqué le lieu de la scène à laquelle nous allons assister : il s’agit d’une « contrée fertile et agréable, fort habitée », près de là où les Espagnols espéraient trouver des « mines d’or ». La désignation du lieu est donc générale et aucun toponyme (nom de lieu) n’est donné. Nous avons dans ces propositions introductives les éléments nécessaires à une scène d’exposition au théâtre ou à un incipit de roman. Le temps long de la navigation, marqué par le participe présent, est mis en contraste avec la survenue de la rencontre, désignée par le passé simple de l’indicatif.

La parole des Espagnols est censée être donnée au discours direct car elle est amenée par le verbe introduction « firent (…) leurs déclarations habituelles ». Toutefois, c’est au discours indirect que se déroule le discours des Espagnols. Leur discours commence en effet par un « que », conjonction de subordination qui introduit habituellement une subordonnée complétive après un verbe ou une locution verbale dans la proposition principale, ici « faire la déclaration ». Sur le plan de l’énonciation, ce passage est écrit à la troisième personne du pluriel et non à la première et à la deuxième personne comme il est d’usage dans le discours direct. L’ensemble du passage est dès lors difficile à comprendre, car il tient de la parole indirecte tout en faisant entendre fidèlement la voix des Conquistadores. Il s’y produit un effet de mise en présence et de distanciation à la fois : Montaigne se désolidarise de la parole livrée par ses congénères.

Les propos tenus par les Espagnols est le suivant : il consiste en la présentation de trois acteurs, à savoir les Espagnols eux-mêmes, leur Roi et le Pape, qui sont tous qualifiés par des périphrases qui parfois s’ajoutent, sous forme d’expansions du nom détachées, au substantif les désignant (« gens paisibles, arrivant après de longs voyages », « le plus grand prince de la terre habitable », « représentant de Dieu sur la terre »). La fin de cette première phrase indique que c’est leur roi qui est prince « de toutes les Indes ». L’ensemble de ce passage est marqué par l’hyperbole : « longs voyages », superlatif absolu « le plus grand », mention de « Dieu » (étant sous-entendu par les Espagnols qu’il n’y en a qu’un et qu’il est reconnu par les Indiens comme par les Espagnols), déterminant indéfini de totalité « toutes » dans « toutes les Indes ». A cette présentation emphatique succède une promesse, qui cache, par litote, une menace : les Indiens seront bien traités s’ils obéissent, ce qui signifie qu’ils seront maltraités s’ils n’obéissent pas. S’ensuit une demande explicite, qui porte sur les vivres et l’or, un prétexte fallacieux pour obtenir ces biens, à savoir que l’or leur servirait de médicament, et un contre-don, la religion chrétienne.

Le discours des Espagnols, desquels Montaigne se tient à distance, est donc un discours placé sous le signe de la mauvaise foi et de la manipulation, ce que Montaigne manifeste subtilement.

1. La réponse des Indiens et la parole de Montaigne

La réponse des Indiens au discours des Espagnols se place sous la même forme de discours rapporté que précédemment : il s’agit là encore d’un discours indirect présenté comme un discours direct. On trouve en effet une formule introductrice de discours direct « La réponse fut telle » suivie d’un guillemet ouvrant ; mais ledit discours commence encore une fois par le « que » subordonnant et l’énonciation est là aussi dominée par les troisièmes personnes du pluriel (« ils n’en portaient pas la mine » etc.).

Les Indiens s’avèrent, dans la restitution de leur parole qu’effectue Montaigne, reprendre point par point le discours des Espagnols pour la déconstruire. On assiste ainsi à une véritable joute oratoire, où les Espagnols présentent le pour (sic) et les Indiens le contre (contra), dans la plus pure tradition rhétorique et scolastique occidentale. Cette construction argumentative rigoureuse manifeste le sens logique des Indiens, pour ne pas dire son bon sens, dont Descartes dira un siècle plus tard qu’il est la chose au monde la mieux partagée.

A la déclaration de venir en paix, les Indiens répondent par l’apparence de leurs interlocuteurs, qui contredit cette déclaration d’intention : ils ne semblent pas venir en paix. A la mention du roi, les Indiens répliques, avec un sens logique infaillible, que celui qui demande est quelqu’un qui manque de quelque chose, ce qui contredit l’idée qu’il serait puissant. Montaigne use d’une amplification rhétorique pour insister sur ce point : ledit roi serait « indigent et nécessiteux », deux synonymes utilisés pour insister sur cette pauvreté royale. De même, l’acte du Pape d’accorder à ce roi une terre qu’il en possède pas est analysée comme facteur de discorde, ce qui contredit l’idée que le Pape serait représentant de Dieu sur terre dans la mesure où Dieu doit vouloir la paix et non la guerre (idée que contesteraient les Conquistadores en arguant que Jésus-Christ dit dans l’Evangile : « je suis vous amener la guerre » ; mais nous n’entendons pas la réponse des Conquistadores ici).

Les Indiens accèdent paradoxalement aux demandes des Espagnols : ils leur accordent des vivres et de l’or. Mais ils relèvent tout de même la mauvaise foi des Espagnols car ne sont pas dupes du fait que l’or ne sert pas à guérir (on relèvera tout de même que la médecine occidentale de la Renaissance avait souvent recours à des métaux précieux, comme l’or, dans ses remèdes, et que la mauvaise foi apparente des Espagnols n’était peut-être pas si radicale que cela). Enfin, concernant le contre-don que serait la religion chrétienne et la reconnaissance du « seul vrai Dieu » selon les catholiques espagnols, les Indiens répondent par la fidélité à leur panthéon à eux. Dans la mesure où la foi implique la fidélité, les Indiens indiquent par là qu’ils ont, eux, une foi véritable puisqu’ils refusent de changer de culte.

La réponse des Indiens se termine sur les menaces sous-jacentes des Espagnols, que les Indiens ont perçues et qu’ils dénoncent explicitent. A ces menaces larvées répondent des menaces réelles des Indiens à l’encontre des Espagnols : si les premiers pouvaient sembler naïfs et faciles à duper pour les seconds, cette réponse prouve qu’il n’en est rien. Si les Indiens sont si habiles à démonter un discours de manipulation, ils le sont sans doute également sur le plan de la stratégie de combat. L’intimidation des Espagnols a échoué et celle des Indiens porte ses fruits. Cette dernière s’appuie d’ailleurs sur une réalité : « les têtes de certains hommes exécutés, autour de leur ville ». Rappelons que la pratique de l’exécution capitale, avec exposition des cadavres aux portes d’une ville, était plutôt une coutume occidentale ; mais cette mention, même si elle est calquée par Montaigne sur ce qu’il connaît dans sa culture, reste crédible, ce d’autant plus qu’elle renvoie à un passage de son livre précédent au sujet du Nouveau Monde rédigée plusieurs années auparavant dans le livre I des Essais.

Reprenant la parole, Montaigne souligne ce parallèle (qu’il a lui-même imaginé) en concluant ce paragraphe par « témoin mes cannibales ». Il aura auparavant clos la répartie indienne par une phrase de conclusion ironique : « Voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus enfants ». C’est en effet par antiphrase qu’il emploie le terme « balbutiements », le raisonnement des Indiens étant beaucoup plus abouti que celui des Espagnols, ce qu’il manifeste clairement par l’adjectif épithète « prétendus » placé devant le substantif péjoratif « enfants ». La déroute des Espagnols est elle aussi pointée par Montaigne, signe que la supériorité des Indiens a alors été reconnue par les Occidentaux, là encore sous un prétexte fallacieux pour sauver la face : « où les espagnols ne trouvèrent pas les marchandises qu’ils cherchaient, ils ne firent d’arrêt ni d’entreprise guerrière ». Si l’on en croit Montaigne, c’est autant à cause de joutes verbales perdues et d’un rapport de force déséquilibré que les Espagnols ont battu en retraite que parce qu’ils ne trouvaient pas ce qu’ils cherchaient, à savoir des mines d’or.

En conclusion, on peut relever que la façon dont Montaigne présente les Indiens qui accueillent, au Pérou et au Mexique, les Conquistadores espagnols à la recherche de l’El Dorado, est bien loin de l’image d’Epinal des « bons sauvages », comme le dira la philosophie des XVIIe et XVIIIe siècle, accueillant avec générosité et gentillesse les mauvais Européens. Montaigne montre que les Indiens sont des êtres humains comme les Espagnols, doués de bon sens et même plus : ses représentants politiques font preuve d’un talent rhétorique certain et supérieur à celui des hommes de guerre que sont les Conquistadores, peu subtils dans leur argumentation. On notera pourtant que la réalité de la présence européenne en Amérique du Sud fut autrement moins favorable aux Indiens que ne veut bien le montrer Montaigne. Mais peut-être adopte-t-il ce point de vue pour rejoindre la position Las Casas lors du Traité de Tordesillas et pour affirmer la pleine humanité des Indiens ; peut-être aussi n’a-t-il pas vécu assez vieux pour connaître le sort des civilisations amérindiennes et de leurs représentants dans le siècle qui suivit la découverte de l’Amérique par les Européens.